

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 novembre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

LE SURSIS

DORLAT raconta naïvement ses entrevues infructueuses. Bourreille l'écouta sans l'interrompre. Quand il eut fini :

—Alors, tu as besoin de six mille francs.

—Oui. Demain, on commence les poursuites.

—Eh bien, je vais te les donner, tes six mille francs.

—Vraiment, tu ferais cela ?

—Parbleu ! Est-ce que nous ne sommes pas presque parents ? Est-ce que mon fils n'épousera pas bientôt ta Lucienne ?

Il se leva péniblement et se dirigea vers la chambre noire.

—Viens, dit-il, prends une bougie, j'ai fait murer les fenêtres à cause des voleurs, vois-tu.

—Tu as bien fait.

Et quand ils furent dans la chambre, Doriat, n'osant pas croire encore à son bonheur :

—Ainsi, tu consens ? tu consens ?

—Il me semble que j'en ai l'air.

Des larmes vinrent aux yeux du brave Doriat. Il tira son mouchoir, s'essuya, puis, n'y tenant plus :

—Ecoute, dit-il, je veux t'embrasser et je veux que tu me pardonnes les mauvaises idées que j'ai eues sur toi.

—Je te pardonne. Embrasse-moi.

Le mouchoir de Michel Doriat était tombé par terre. L'horticulteur avait cru le remettre dans sa poche. Il ne s'en aperçut pas, très occupé qu'il était, à ce moment, à recevoir les liasses de billets de cent francs que lui tendait Bourreille.

—Compte, dit le fermier, il doit y avoir six mille francs !

—Ça y est, mon vieux, je les ai comptés. Ah ! que je suis content !

—Et moi aussi, puisque je te vois heureux.

Ils revinrent dans la cuisine.

—Je vais te faire un reçu, dit Doriat, c'est trop juste que je reconnaisse te devoir ce que tu viens de me prêter.

—Non, mon vieux, non, pas de reçu. Rien que ta parole. Et si je meurs, tu rendras cet argent à mon fils, à ta fille.

—Cependant, Bourreille, si je meurs, moi.

—Pas de reçu, te dis-je. Je ne veux pas ça. Tu me dis que je t'ai injurié, mon brave Michel, je veux te prouver que ce n'est pas ma faute, non, là, vraiment, ce n'est pas ma faute !

—Soit, ce sera comme tu l'exiges.

Doriat quitta les Bernadettes et revint à la maison. A son air joyeux, sa femme devina qu'il avait réussi. Elle se jeta à son cou, laissant couler ses larmes.

—Qu'est-ce que je te disais ? Tu as l'argent, je parie.

—Six mille, tends ton tablier.

—Ah ! comme j'avais raison ! Raconte-moi tout.

Il fallut qu'il refit dix fois le même récit. Et la bonne femme répétait à chaque mot :

—Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés !

Le lendemain, Doriat était à peine levé, à peine avait-il commencé de travailler au milieu de ses plantes et de ses fleurs, que Lucienne, effarée, les yeux rouges, se précipitait vers lui :

—Mon père ! M. Bourreille...

—Eh bien, quoi, qu'y a-t-il ?

—Retrouvé tout à l'heure chez lui, mort, assassiné.

Doriat laissa échapper sa bêche. Il ne croyait pas, mais la nouvelle était déjà connue de tout le pays. Il n'eut qu'à sortir de son jardin et à se trouver dans la rue pour se convaincre que ce n'était pas un mensonge. Les détails abondaient. Claudine avait parlé. Le matin, il fit comme tout

Lucienne avait attendu un instant sur le seuil, un moment interdite. Mais par la porte entre-baillée, elle aperçut Gauthier qui, pour la première fois, s'éloignait du cadavre de son père. Alors elle surmonta son émotion et entra.

—Que voulez-vous ? interroge le juge, que demandez-vous ?

Elle ne répond pas. Gauthier l'a reconnue, il lui tend la main. Et dans le profond silence on n'entend que les deux jeunes gens qui pleurent. Doriat s'était penché vers M. de Moraines.

—C'est ma fille adoptive, la fiancée de Gauthier.

Ceux qui sont là respectent cette douleur navrante. Montmayeur s'est assis dans l'ombre d'un coin de la pièce, vaguement éclairé par les deux bougies. Il s'est assis lourdement, quand il a vu entrer Lucienne, ses mains tremblent, ses doigts se tordent, ses yeux sont troublés et son regard ne se détache pas de la jeune fille. Ce n'est pas la première fois qu'il la rencontre. Il la connaît, il l'aime ardemment. Elle le sait. Il le lui a écrit,

mais elle n'a pas achevé sa lettre et n'a jamais répondu. Lui, l'homme fort, à cette faiblesse, il aime ! Et il aime d'un amour qui l'emplit tout entier, contre lequel vainement il se débat, qu'il a essayé d'écarter avec ironie et qui, en dépit de lui est revenu toujours victorieux et tout puissant. Et en voyant Lucienne pleurer dans les bras de Gauthier, en l'admirant plus belle encore par ses larmes, la jalousie lui tord le cœur dans ses doigts de fer. Il pense, soudain, à une phrase échappée au magistrat, son ami, tout à l'heure, devant le cadavre : " Les assassins ont beau être très forts. Il se trouve toujours quelque petite faiblesse par où nous les pinçons. "

Cela le fait frémir, car il se voit tout petit devant son amour qui commande. Son esprit, son intelligence, sa terreur, lui crient : " N'aime pas, c'est ton salut ! " Son cœur répond : " Aime, c'est ta perte ! "

Et il aime ! Lentement, Gauthier et la jeune fille se dirigent vers la chambre de la victime. L'enquête les intéresse peu, en cet instant. Ils ne pensent qu'à Bourreille. Ils le pleurent. Il leur semble que c'est une profanation, de le laisser ainsi, abandonné dans ces ténèbres et ils vont le rejoindre. Tout à coup Lucienne repart. Elle allume une chandelle, détache du buis béni trempé dans un vase, accroché à la muraille, pose la chandelle sur une chaise, près du cadavre, et jette de l'eau bénite



Elle ne répond pas. Gauthier l'a reconnue, il lui tend la main.—Page 13, col. 3

le monde. Il s'en alla aux Bernadettes, mais la porte était gardée, il n'entra point.

—On a voulu le dévaliser, c'est sûr, dit-il, quelle catastrophe !

Et il repensait à son entrevue de la veille, à ce pauvre homme qu'il avait vu bien vivant, qui lui avait rendu service, et qui gisait maintenant, là-bas, le crâne fendu. Cela ne le surprit pas beaucoup, vers le soir, quand le commissaire de police vint le chercher, il le suivit docilement. Mais Lucienne n'avait pas voulu le laisser partir seul. Elle accompagnait son père adoptif. Et comme Doriat s'y refusait :

—Gauthier doit être aux Bernadettes. Je veux le voir. Il doit être désespéré, malade de chagrin, il m'aime, ma présence le consolera, mes paroles le reconforteront.

Lorsque Doriat était entré dans la cuisine. Lu-

sur le corps, en croix. Les larmes de Gauthier redoublent. De la cuisine les magistrats et les autres suivent cette scène si simple et si touchante, et dans la crainte de troubler cette douleur et ce respect du mort, M. de Moraines néglige d'interroger Doriat. Gauthier et Lucienne ne pensent plus qu'il y a auprès d'eux des étrangers qui les regardent et qui les écoutent. Peu leur importe. Ils sont tout à eux-mêmes. Et c'est comme en rêve que Gauthier entend les douces paroles que Lucienne murmure à son oreille :

—Gauthier, mon Gauthier, ne pleurez pas, ne vous désolez pas, cela me fait tant de mal. C'est un terrible malheur, Gauthier, inattendu, immérité, la justice vengera votre père. Je sais bien que rien ne peut vous consoler, ni vous arracher l'esprit de ce triste spectacle ; pourtant, Gau-